

Sur le vieux perron ou le temps vrai !

C'est une situation dont nous avons déjà parlé plusieurs fois. Pourquoi donc y revenir ? C'est simple, si l'on veut évoquer son passé, ou plutôt le retrouver, il n'y a que la mémoire et l'écriture pour y arriver, les deux unis pour permettre de laisser des traces pour les autres autant que pour soi. Mais des souvenirs écrits ne se relisent que peu. Il convient donc de recommencer l'exercice à chaque fois que l'on veut retrouver véritablement les belles heures de son enfance.

Cela nécessiterait-il de remettre dix fois l'ouvrage sur le métier ? Oui, s'il le faut, car sans cela votre enfance serait définitivement perdue. En avoir traité autrefois, il y a longtemps, il y a dix ans, et même il y a un an, ne vous permet pas de n'y pas revenir. On ne tourne jamais la page pour ne plus goûter qu'au présent. On ne peut pas se contenter de ne plus vouloir qu'appréhender celui-ci, bien fugitif, et envisager l'avenir qui n'existe pas encore, donc n'intervient pas dans cette réflexion. Il faut en conséquence sans cesse revenir sur ses pas. Se remémorer certaines séquences de son passé, faire comme avec un film que l'on a apprécié et que l'on visionne à nouveau. Et autant de fois que nécessaire. On ne peut rien, en fait, contre l'érosion du temps. Notre mémoire n'est que de la faible durée de notre vie. Elle n'ira pas au-delà.

Or donc voici le vieux perron que nous avons retrouvé bien chaud au cœur de l'été. Au cœur de l'après-midi aussi, alors que l'on serait revenu d'une balade au bord du lac où nous aurions pris contact avec tout ce que cela sous-entend, une promenade en bateau à l'île, puis peut-être à Bonport ou à la Tornaz. On entend le clapotis des vagues contre les flancs du bateau, le bruit des rames dans l'eau que l'on a trouvée presque tiède en y mettant la main, le cri des foulques qui hantent ce même lac que mais y habitent à l'année, tandis que nous autres ne sommes que de passage. On entend même encore un peu les bruits du village que l'on a laissé derrière nous.

On est libre sur la barque de l'oncle. On a appris à ramer il y a longtemps déjà. Avec ces grandes rames qui ne peuvent provenir que de l'atelier à Doret, celui-ci habitant juste à côté de l'oncle, au bout des Crettets. On va à l'Île. On échappe au temps qui nous serrait de trop près. On sent l'odeur des poissons, de la vase et des grenouilles. Les petites mouches noires nous encadrent, et même nous vont dans les yeux et dans les oreilles. Quand elles nous vont dans les yeux, cela pique un peu, ou plutôt nous brûle, le temps qu'on puisse les extraire toutes pleines de larmes. On rame chacun son tour. La proue fend les vagues. Des gouttes d'eaux giclent partout. On est pieds nus, ceux-ci appuyés contre la barre transversale des caillebotis de bois que l'on trouve au fond du bateau. Nous avons mis les souliers et les chaussettes sous la planche qu'il y a à la proue. On est tour à tour assis sur celle-ci ou à l'arrière. A l'arrière, soit à la poupe, ça facilite l'avance. Tandis qu'à la proue, le bateau plonge dans l'eau et la difficulté de le mouvoir augmente. On a du sable entre les doigts de pieds. On en aura aussi plus tard dans les chaussettes. On est maître du lac et du monde. On

est deux. On ne se bagarre jamais. Les buts s'accordent toujours. On goûte à l'espace, à l'eau, au ciel où les hirondelles sont nombreuses, venues du village qui, pour elles, est à deux tires d'aile. Pour nous un peu plus loin tout de même. On voit les Crêts de l'Epine. On est allé jusqu'à Bonport où l'on a tourné. Pour avoir le village dans le dos, tandis qu'avant il se trouvait sous nos yeux tandis qu'il s'éloignait à chaque coup de rame. On est bien. On est libre. Il n'y a que le présent. Qui nous ramène quand même sur la rive où nous abordons et tirons le bateau sur la terre blanche, et jetons l'ancre au-devant du bateau. La maison de l'oncle est exactement en face, avec sa façade grise et ses nombreuses fenêtres. Nous nous en retournons tranquillement du côté de chez la grand-mère qui est notre point d'attache absolu. Et après être allés nous préparer un sirop à la grenadine que la grand-mère achète à la boulangerie, nous nous coupons une tranche de pain blanc et recevons de manière presque certaine deux carrés de choc, comme nous dit cette grand-mère, ce qui signifie en réalité une bande de 4 carrés ! Puis nous nous asseyons sur le vieux perron. Ouf, nous avons trouvé l'endroit exact où nous sommes bien.

Qu'importe qu'y passent les adultes de la maison, le grand-père ou l'oncle Samuel, ou même l'oncle Jean venu des Crettets. Personne ne nous gêne, personne ne nous en chasse. La porte reste ouverte sur le corridor qui est sombre, avec des catelles à l'ancienne, noires et rouge foncé avec des motifs en losanges. Les murs sont vernis d'un brun très appuyé, sans doute que l'on n'aime pas trop la lumière dans cette maison. Il y a un long porte-habits où sont accrochés des vêtements pour la vie à la campagne, une capote, une veste pour la pluie et d'autres habits encore.

On peut s'asseoir des deux côtés du perron, le tout en béton. Sauf les marches qui sont en granit clair. La pierre en est polie à force de passage. Les deux côtés aussi sur lesquels non seulement nous nous asseyons, mais aussi nous nous glissons. La descente dure deux secondes, même pas. On remonte et cette fois-ci l'on ne bouge plus. On suit une grosse chenille verte qui finira par se glisser dans un trou qu'il y a là, entre deux marches. On discute. De quoi ? Pas un mot n'est entré dans le souvenir. Peut-être prépare-t-on une autre balade pour demain, en d'autres lieux. Peut-être avons-nous envie soudain d'aller voir ce qui se passe à la forge. Ou derrière la maison. Où à la remise. Ou à la grange. Les lieux offrent des variétés innombrables. C'est notre monde. Avec ses coins et recoins. On l'a fait véritablement nôtre de notre présence sur de si nombreuses années. Car c'est là, il faut le dire, une bonne part de notre enfance. A deux, puis parfois le soir, à trois ou quatre, on pourrait même aller jusqu'à sept ou huit, tous des cousins, les cousines n'entrant pas en compte dans ces rassemblements de soirée où l'on aura trouvé des jeux de cache ou de gendarmes et voleurs.

En face la forge, où justement l'on peut voir les étincelles quand l'on soude. Elles sont presque vertes. Elles jaillissent au-delà du verre brun de la fenêtre de tout ce qui peut s'éjecter d'une soudure ou du travail d'une pièce que l'on a mise à rougir dans le foyer. Sur la hotte y a plein d'inscription.

A côté, c'est chez Loudgi, à main gauche quand l'on est assis face au village. De l'autre côté, c'est le jardin, le clou, puis le chemin séparant les deux maisons. La voisine, c'est chez Will. Avec sa remise et ses deux fenêtres qui sont en demi-œil de bœuf. Les verres étant cassés, les baguettes manquantes, on y passe parfois lors de nos parties de cache. C'est là une grande maison que l'on connaît aussi, parce qu'il nous arrive de nous y enfiler par la grange et de ressortir par la porte d'entrée après avoir descendu des escaliers au terme duquel est la fin d'un long corridor. Devant la maison, il y a la fontaine qui sert aux deux fermes. C'est là que le cheval s'abreuve, et même toutes les vaches avant qu'on installe des abreuvoirs automatique à l'écurie. Il me semble.



Le vieux perron, aucune photo du soussigné, par contre celle de Loucky – avec casquette – et de François. Cliché sans doute pris par Emile Baudraz, le même jour peut-être que l'équipe devant la barrière.

Mais pour l'heure ne bouge pas. Regarde le village, au-delà du modeste vallon de la Sagne. Et vois aussi, au-dessus de ce même village, la multitude des hirondelles dont le vol reste toujours admirable. Elles viennent de loin dans le temps, celles-là. Ont-elles précédé l'homme dans cette région, où ont-elles attendu que l'on construise des maisons pour y installer leurs nids. Car voilà, les hirondelles, elles font partie depuis des siècles de cet environnement construit. Elles nichent sous les avant-toits, elles couvrent le sol du pied du mur de leurs déjections. Elles ne s'en font pas. Personne ne leur dit rien. Elles ne s'occupent pas de nous. Elles filent, elles tracent leurs courbes, elles partent

pour d'autres maisons, elles montent haut dans le ciel, d'aucunes vont jusqu'au lac où elles y découvriront d'autres barques que la nôtre. On les entend sicler. Elles résument à elles seules l'été, les grandes chaleurs, les vacances de six semaines, les foins, le perron. Le temps que nous vivons avec et parmi elles. La notion que nous avons d'une vie, d'une existence. Et celle-ci, dans le fond, elle n'est pas si mal. Puisque personne ne nous en veut. Puisque aucun adulte, tout au moins en cet instant, n'exige rien de nous. On se glisse sur les bordures. Petit désœuvrement. Faudra voir quand même à aller jouer dans la chambre arrière. On ne peut rester là éternellement. Mais pour l'heure on y est. Sans force de faire autre chose, sans volonté d'aller ailleurs. On voit passer sur la route des gens du village. Ces dames ont la possibilité d'aller faire leurs commissions à la Coopé qui n'est qu'à deux pas. On les verra repasser tout à l'heure. On les connaît. Mais de préférence elles y vont le matin. Les hommes, quant à eux, arpentent la rue pour d'autres raisons. C'est pour leurs travaux campagnards, pour leurs activités dans le domaine du bois de feu, alors qu'on les voit, à l'automne surtout, accompagner leurs chars et chevaux. Le village vit de cette



Le vieux perron peut aussi voir se mélanger adultes et enfants.

vie agricole, en ce temps-là. Les voitures ne peuvent être un petit peu plus nombreuses que le dimanche où parfois, là sur le perron, on s'amuse à les compter. Et même à faire signe aux conducteurs qui souvent nous répondent. Y a des tas de marques. Y a des drôles de formes de voitures. Les gens ne vont pas très vite. Ils passent. On ne les reverra sans doute jamais.

Voilà donc notre perron. Il existe encore. Mais avec de la ferraille. Et puis ce n'est plus notre perron. C'est celui des nouveaux propriétaires qui, en somme, font exactement comme nous. Ils s'y tiennent. Ils regardent le village, ils admirent à leur tour le vol des hirondelles. Tout cela parce que la maison de la grand-mère a été vendue. Les grands-parents sont décédés, l'épouse du fils de la maison même les a précédés, et enfin l'oncle est parti à son tour. Ses enfants ont préféré vendre. Ont-ils quelque part trahi ? Car chez la grand-mère, c'était quand même quelque chose. Un nid sacré. Un lieu de retrouvaille de tous les cousins et cousines, peu nombreuses il est vrai. Mais voilà, personne n'était apte à reprendre une maison vieillie et dont les intérieurs n'étaient plus ce qu'ils auraient du. Tout l'argent qu'il aurait fallu investir. Alors, voilà, les successeurs de notre époque, ils ont vendu. Et voilà aussi que mon histoire de perron, elle est celle d'un temps qui n'existe plus.

N'empêche, quand je passe devant la maison et son perron, je me souviens de ce que l'on a pu y vivre. Et je me dis que quand même, c'était là un joli temps. Je pourrais même le dire, l'un de ces temps vrais dont j'aime tellement à parsemer ma vie !



Est-ce là le temps vrai, cher ami ?

